

*Michel Butor*

**Matière  
de rêves**

*Le Chemin*

---

*nrf*

**Gallimard**







© *Éditions Gallimard, 1975.*

Extrait de la publication

*pour les psychanalystes, entre autres.*



# I

Je suis sur une plage; c'est le soir. Une ligne de collines descend vers la gauche. Une barre orange au-dessus, avec la fumée grise d'un avion à réaction qui s'élève. Il doit y avoir un aéroport pas très loin; mais je n'entends nul bruit de moteur. Le vent me pousse. Les vagues clapotent doucement à mes pieds. Je suis en chaussures de ville noires et allongées. C'est que j'ai fait une conférence tout à l'heure. Puis il y a eu un petit cocktail : félicitations et canapés. Je me suis éclipsé par la porte de service, ai descendu des marches, poussé la barrière blanche du jardin, pris le sentier qui descendait entre les lilas fleuris. La fête doit continuer. On attend sans doute mon retour. Puis il y aura chez un autre professeur un dîner; mais j'ai plusieurs heures avant cela. Mes pas enfoncent un peu dans le sable. Dans chaque trace l'eau filtre. Cela forme un petit bassin. Je me retourne, aperçois la maison sur la falaise. La trace de mes pas derrière moi est déjà recouverte par la marée. Des oiseaux grisâtres à hautes pattes courent dans l'écume, fouillent et poussent de petits cris. Une vague un peu plus forte vient recouvrir ma chaussure. Il faudra la faire sécher. Je ne puis rentrer directement au cocktail. Il faut d'abord essayer cela avec des feuilles et de l'herbe. Je vais grimper sur la colline en face de moi. Une vague



vient de recouvrir l'autre chaussure. La plage s'est considérablement rétrécie. Des feuilles de journaux flottent sur la mer. A ma droite les rochers forment une crique où le sable est sec. Plusieurs journaux intacts que le vent feuillette; les restes d'un feu et d'un pique-nique. Je m'assieds sur un tabouret de granit. Le bas de mon pantalon est mouillé aussi. Le soleil va se coucher, sort des nuages et lance une grande tache rouge sans la moindre chaleur. Je délace mes souliers, les dispose sur une table de pierre sèche. Les chaussettes sont trempées, le sable s'y colle; je les enlève et les étale à côté des chaussures, déboucle ma ceinture, enlève mon pantalon et le mets à sécher lui aussi, prends une feuille de journal pour m'essuyer les pieds. La tache du soleil couchant disparaît; le bruit de la mer enfle. L'écume arrive jusqu'aux extrémités de la crique. Pas le moindre escalier pour m'échapper du côté de la terre. J'essuie autant que je le puis le bas du pantalon et les chaussettes avec les feuilles de journal, les buvarde, en fais un paquet, les chaussures pardessus, commence à marcher dans l'eau, cherche à revenir vers la maison où l'on doit s'étonner de mon absence, mais le fond baisse brusquement; je vais donc de l'autre côté, m'éloignant encore. Le ciel est vert. J'aperçois Atala. . . . .  
. . . . .  
. . . . . Le ciel est vert. J'aperçois sur le sentier, au sommet de la falaise, deux étudiants enlacés qui avaient assisté à ma conférence, ne me voient pas se montrent un cargo qui passe au loin. Me voici dans la seconde crique, plus large. Le sol y est couvert de taches noires que je m'efforce d'éviter. Un cri derrière moi; c'est l'étudiante qui m'aura reconnu malgré

l'ombre qui s'épaissit. Je trébuche et patauge en plein dans une plaque de mazout. Il s'agit avant tout de ne pas salir mes seuls habits de ville. Je les pose sur un rocher. Maintenant enlever cette substance collante. Mais dans cette crique-ci pas la moindre feuille de journal, pas d'herbes ou d'algues. Des galets, des ressorts, de vieilles boîtes de conserve plus ou moins rouillées. J'escalade les rochers pour revenir à la crique précédente, tombe, m'écorce le genou. La mer l'a déjà complètement envahie, semble-t-il. Les feuilles de journal flottent. Certaines sont portées par les autres comme sur un radeau. Je vais les cueillir, heurte un oursin, m'étale dans l'eau; les feuilles s'en vont. Cette fois les manches du veston sont trempées, les poignets de la chemise aussi. Le plus urgent est de défaire mon bracelet-montre; celle-ci a beau être garantie contre l'immersion, mieux vaut la prudence; je la glisse dans la poche intérieure de mon veston entre mon portefeuille et mon passeport, rebrousse chemin encore une fois. La brise se lève. Les vagues déferlent sur les rochers. Je parviens juste à temps pour sauver pantalon, chaussures, chaussettes. La grande crique est maintenant fermée par l'eau elle aussi. Je profite des galets qui restent découverts pour enlever et plier veston et chemise, rouler ma cravate. Il ne me reste plus qu'un maillot de corps et un slip. Mes pieds sont noirs de mazout. Atala me fait signe. Soupirs . .

. . . . .  
. . . . .

. . . . . Mes  
pieds sont noirs de mazout. Je reforme mon paquet, le pose sur ma tête où je le maintiens de la main gauche, garde la droite pour me tenir aux rochers, m'enfoncé dans l'eau. Un nouvel avion démarre tous feux allu-

més. Cette fois le bruit m'assourdit. Des cailloux tombent de la falaise. J'entraîne Atala à l'écart. Pleurs. La France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada. . . . .

. . . Des cailloux tombent de la falaise. Tout un pan de la crête est en train de se détacher; je m'écarte juste à temps; les éclaboussures me renversent. Je lâche mes vêtements qu'une vague emporte. Mes souliers flottent comme deux petits bateaux. Je plonge, les rattrape à la nage. Ma montre, mon argent, mon passeport, le veston est beaucoup plus important. J'ai de l'eau jusqu'à la poitrine, beaucoup de mal à avancer. La nuit est tombée, je n'y vois presque plus, cherche à l'aveuglette, attrape une manche, réussis à aborder sur un rocher, ne sais plus du tout où j'en suis. Il faut escalader. J'endosse le veston trempé pour libérer mes mains, m'agrippe aux racines, fais tomber des cailloux sous mes pieds, des touffes d'herbe, arrive au sommet. Un peu de lune passe entre les nuages. Au loin des phares de voitures. Je grelotte, caresse Atala. Halètements. Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'est dans le golfe de son nom, la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé qui tombe du nord au midi, dans le golfe du Mexique. Flou. . . . .

. . . . . Je grelotte.  
 Où aller? Où me sécher? Où me réchauffer? Difficile de  
 retourner à mon cocktail dans cette tenue. Est-ce  
 qu'il y aurait des granges par ici, avec du foin pour s'y  
 enfouir? Je suis sur un terrain vague avec une végéta-  
 tion un peu épineuse, pose mes pieds nus sur le sol  
 avec les plus grandes précautions, me blesse à chaque  
 pas, finis par enlever mon slip et mon maillot trempés,  
 en façon de espèces de chaussons, ce qui me per-  
 met d'avancer. Derrière moi la mer lappe toujours.  
 Je fais l'amour avec Atala. Douleurs. Ce dernier  
 fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose  
 une délicieuse contrée que les habitants des États-  
 Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Fran-  
 çais ont laissé le doux nom de Louisiane. Brouillage.  
 Dans la chambre une édition d'*Atala* et *René*, textes  
 du programme. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . Derrière moi la mer lappe toujours; à  
 ma gauche les avions s'envolent; à droite il devrait y  
 avoir la villa, mais elle est cachée sans doute par un  
 repli du terrain; par-devant, la route où se croisent  
 de grandes automobiles à toute vitesse; en la suivant,  
 je devrais pouvoir retrouver mon point de départ, le  
 manteau que j'ai laissé dans le vestibule, expliquer la  
 situation à quelqu'un. Je claque des dents. Dans la  
 chambre mes chaussures. Interférences. Les jeunes  
 guerriers ouvraient la marche, et les épouses la fer-  
 maient; les premiers étaient chargés des saintes reli-  
 ques; les secondes portaient leurs nouveau-nés; les  
 vieillards cheminaient lentement au milieu, placés  
 entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs  
 et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir.

Frémissements. Atala est enceinte. . . . .

. . . . .

. . . . . Je claque des dents, titube dans les buissons, rencontre une clôture de barbelés, me glisse dessous. Bruit de déchirure; je suis bloqué, tire; le dos de mon veston se sépare en deux. Heureusement le col tient encore; mais à chaque pas les deux pans se soulèvent dans le vent, puis retombent sur mes fesses en gifles humides. La lumière d'un phare d'automobile détache de la nuit la masse de quelques arbres, puis une hutte de métal au milieu d'un chantier manifestement abandonné. Il y a un cadenas sur la porte, et à travers un petit carreau vitré je devine une douce lumière, frappe. Trou. Oh! que de larmes sont répandues, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie! Horreurs. Atala est en train d'accoucher. . . . .

. . . . .

. . . . . Frappe, insiste; mais non, il n'y a personne ici pour l'instant. L'habitant n'est pas encore rentré. Je tourne autour de la cahute. Indiens infortunés que j'ai vu errer dans les déserts du Nouveau Monde, avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes; et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. Hideurs. Je tiens dans mes bras le bébé d'Atala, c'est une fille.

. . . . .

Je tourne autour de la cahute. Il n'y a pas d'autre vitre,

pas d'autre ouverture. Une automobile s'arrête sur la route, ses phares dirigés droit sur moi. Je me terre derrière les arbres. Tortures. Atala allaite sa fille. . .

. . . . .  
. . . . . Je me terre derrière les arbres. Deux immenses policiers sortent, fouillent les environs de leurs lampes-torches, faisant battre leurs revolvers sur leurs cuisses, grattent leurs têtes sous leurs casquettes, remontent, font claquer leurs portières, repartent en vrombissant. Après eux la route est vide; je marche à quatre pattes dans le sentier pour ne pas risquer d'être découvert par d'autres phares, enroule les pans de mon veston autour de mes mains pour me protéger des épines et des cailloux tranchants. Un de mes genoux heurte une barre de fer pour armer le ciment; pas trop longue, elle va pouvoir me servir de levier pour forcer l'entrée; je l'introduis dans la boucle du cadenas, pèse de tout mon poids, la barre se tord. Je la fais passer dans la fente du chambranle, en faisant un bruit d'enfer déchiquète celui-ci peu à peu. Cela me réchauffe. Je halète, dis adieu à Atala qui se transforme en nonpareille des Florides.

. . . . .  
Je halète. Le piton cède et la porte s'ouvre. L'intérieur a la taille d'un lit conjugal. Un grabat au fond; paillasse et deux couvertures, une caisse sur le côté droit avec une lampe à butane allumée, une pile de vieux journaux et un morceau d'Emmenthal très dur sur lequel je me jette. Je me détortille les pieds et les mains, ce qui me fait déchirer une fois de plus mon veston qui est maintenant en deux moitiés indépendantes; je m'enveloppe dans les couvertures rêches et pends au plafond les lambeaux de mes vêtements, étale sur les journaux

ma montre qui s'est arrêtée. Une peinture où je vois  
 mon visage. Leur hôpital. Textes effilés. Qui flotte.  
 Cécile. Sur un lac. Je t'aime. Dans la salle. Agnès.  
 D'opérations. Textes laminés. C'est la même lampe.  
 Irène. Bleue, éblouissante. Je t'aime. Mais il n'y a pas.  
 Mathilde. De table. Je t'aime. Ils m'étendent. Textes  
 tréfilés. Sur le sol carrelé. Je t'aime. Et s'accroupissent.  
 Textes serpentins. Autour de moi. J'étales sur les jour-  
 naux ma montre qui s'est arrêtée. Dans la peinture un  
 théâtre où je me vois déclamer : « S'effondrer, je t'aime,  
 filer dans les turbulences du dégel. Aimez-moi. Si cela  
 se produisait avec une certaine violence... Le prince  
 gardien d'Albion brûle dans sa tente nocturne. Sur  
 son buste de stèle, peintures de rêves, son cou s'allonge  
 en fumée d'usine... » Autre scène : « Rien de rassu-  
 rant; je t'aime; le cou du volcan s'élargit, aidez-moi,  
 ses épaules s'empâtent. Cinéma de rêves. Des tendons  
 se dessinent... » Dans la peinture, c'est un théâtre où  
 je me vois déclamer. « Ils m'étendent sur le sol carrelé  
 et s'accroupissent autour de moi. » C'est une peinture  
 où je vois mon visage . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . Ma montre qui s'est arrêtée,  
 mon passeport dont l'encre a déteint sur plusieurs  
 pages, et tout le contenu de mon portefeuille. Un pas  
 retentit à l'extérieur. Je m'accroupis, veux souffler la  
 lampe, mais n'arrive d'abord qu'à la faire tomber.  
 Dès qu'elle est éteinte, la porte s'ouvre, et une voix  
 grave murmure : « Qui est là? » Le claquement de  
 dents m'a repris. « Qui est là? Je suis armé. » Je ne le  
 crois pas, serre mes genoux dans mes bras, m'efforce  
 de retenir ma respiration. Sa silhouette se détache dans  
 l'encadrement de la porte sur le ciel nuageux lunaire.

Une flamme jaillit. C'est un briquet dans sa main. Visage mal rasé, des yeux d'alcoolique, cheveux broussailleux presque blancs, il m'examine en silence, ramasse la lampe, la rallume, referme la porte derrière lui, tire de la poche de son manteau militaire un long couteau à cran d'arrêt dont il caresse le tranchant avec le pouce en ne me quittant pas du regard, s'assied par terre lentement, j'ai l'impression d'entendre ses os craquer, le pose sur la caisse et prend dans la main mon passeport dont il tourne les pages une à une : « Michel Butor, hein? Professeur? Français? » Se met à rire à gorge déployée, de l'autre poche de son manteau tire une bouteille de scotch entamée. « A votre santé, mon vieux! » Il me parle en français, depuis le début me parle en français, boit une grande lampée, essuie le goulot avec sa paume, cherche autour de lui, ramasse sur le sol une coquille Saint-Jacques qu'il frotte avec son coude, la remplit de whisky et me la présente comme une coupe. Je suis paralysé, les genoux serrés dans mes bras, grelottant encore. Il me fait boire comme si j'étais malade. « Encore? » Je lui dis oui des yeux. « Un compatriote ici, ça se fête, et qui vient me rendre visite! Comment m'avez-vous déniché, cher collègue? Car j'ai été français aussi, professeur aussi, brillant professeur, tournées de conférences, cocktails dans la villa sur la falaise. » Je desserre mes bras, prends la coquille dans mes mains, bois moi-même. « Cela va déjà mieux, n'est-ce pas? Encore un coup et vous allez vouloir me raconter votre vie, passionnante à n'en pas douter, notamment dans ses dernières heures. Mais je n'en ai pas la moindre envie. J'ai ici tous les renseignements qu'il me faut. Le problème, c'est le costume, car ce qui me reste du vôtre est tout à fait






MICHEL BUTOR

**Matière de rêves**

Non point les notes au réveil, mais la forme du récit de rêve travaillée pour exploiter de nouveaux gisements. La vie quotidienne y passe bouleversée parmi ses revers de hantises. Cinq descentes dans le premier niveau de cette mine dont les galeries s'entrecroisent. A suivre.



9 782070 291625  75-III A29162 ISBN 2-07-029162-6